

**Corpus type BTS n°4 .**

**Thème : " Invitation au voyage..."**

**Thème précis du corpus : La marche, un phénomène aussi intemporel qu'actuel.**

**Corpus de Textes et documents :**

**-Document 1 :** "Le sens de la marche", *Héloïse Lhérété, Sciences Humaines*, Août - septembre 2012

**-Document 2 :** «Tout marcheur se sent passionnément vivant», Pascale Senk , *lefigaro.fr*, 14-06-2013.

**-Document 3 :** *Le voyageur contemplant une mer de nuages*, Caspar David Friedrich, 1818.

**-Document 4 :** *Sur les chemins noirs*, épilogue, Sylvain Tesson, 2016.

**Sujet :**

**Première partie ( 40 points) : Synthèse de documents.**

Vous proposerez des 4 documents ci-dessous une synthèse concise, ordonnée, objective.

**Deuxième partie ( 20 points) : Ecriture personnelle :**

**Pour voyager vraiment, faut-il, selon vous, aller vite et loin ?**

Vous répondrez à cette question d'une manière argumentée, en vous appuyant sur les textes et documents du corpus, sur vos connaissances personnelles ainsi que sur vos connaissances de l'année.

## **Document 1 : "Le sens de la marche", *Héloïse Lhéréty, Sciences Humaines*, Août - septembre 2012**

**Randonnées, pèlerinage, trekking..., les Français n'ont jamais autant marché. Ce phénomène marque pour certains l'émergence d'une contre-culture touristique. Mode passagère ou mouvement de fond ?**

Longtemps, la marche a été associée au vagabond, à l'errant, au va-nu-pieds ; le piéton était « piètre », par définition. Quand l'Europe se motorisa, il devint même un marginal. La quête de vitesse, de performance et d'efficacité reléguait la marche à pied, lente et fatigante, au statut d'anachronisme. Quelques années ont suffi pour que s'opère un revirement complet. Après des siècles d'humilité, la marche s'offre une renaissance. Plus encore, elle se mue en véritable phénomène de société. Cinq millions de Français déclarent aujourd'hui faire de la randonnée pédestre régulièrement, chiffre considérable (1). Ils sont plus nombreux encore à user leurs souliers le dimanche dans les bois ou le long des canaux, pour le simple plaisir, naturel et ancestral, de « *mettre un pied devant l'autre et recommencer* ». L'engouement s'est emparé aussi bien des campagnes que des villes, où les voitures finissent par désertier les centres.

Pratique corporelle – voire spirituelle –, la marche que l'on croyait gratuite est devenue simultanément un sport, un tourisme, un marché. Dans les magasins spécialisés se déploient des panoplies inédites – combinaison, ceinture-gourde, bâtons en aluminium... – qui donnent aux marcheurs des allures de skieur alpin. Livres et guides spécialisés s'amoncellent en librairies. Des agences vendent des randonnées découvertes (le Val-de-Loire à pied), sportives (l'ascension du Kilimandjaro), thématiques (« rando-choco » à Pâques), ou tout confort (authenticité le jour et cinq étoiles le soir). « *Qu'on le veuille ou non, la marche est partout et partout on marche* », résume l'anthropologue Franck Michel (2).

Les valeurs de l'époque

Comment expliquer ce retour en grâce ? Qu'est-ce qui fait marcher les marcheurs ? Le sociologue David Le Breton a consacré deux livres à ce sujet, à douze ans d'intervalle (3). Selon lui, ce succès vient d'abord de l'étonnante mutation de « l'imaginaire de la marche », qui se voit désormais associé à des valeurs « heureuses ». La marche recèle en réalité des vertus qui résonnent chaque année davantage avec les injonctions de l'époque. Elle est ainsi économique, ce qui n'est pas son moindre défaut par temps de crise. Nul n'est en effet besoin de dépenser beaucoup pour voyager à pied. Elle est aussi écologique : son émission de gaz à effet de serre reste très limitée... Comme le cyclotourisme ou la navigation fluviale, la marche relève donc du « tourisme vert », en pleine croissance, qui combine respect des ressources naturelles, préservation du bien-être des populations locales et souci de soi. La marche à pied apparaît enfin saine, bonne pour la santé et pour la ligne. À l'heure où chacun est officiellement incité à « bouger plus », quels que soient son âge et sa condition physique, marcher régulièrement devient quasi un impératif moral, au même titre que de manger sainement ou d'arrêter de fumer.

Mais cette conjonction de qualités – économiques, écologiques et sanitaires – ne saurait à elle seule expliquer le plébiscite dont la marche fait l'objet. Pour s'y adonner, il faut bien que le marcheur y trouve autre chose, de plus profond et personnel. Qu'au-delà de la fatigue, de l'essoufflement, des douleurs parfois, un secret plaisir aiguille sa volonté. Les écrivains ont souvent mis en avant les joies sensorielles de la marche et les rencontres qu'elle permettrait de faire. La destination n'apparaît souvent que comme un prétexte. C'est le voyage lui-même qui importe. Il permet d'enregistrer en soi, de la tête jusqu'au bout des orteils, une collection de panoramas, de bruits, de saveurs, d'odeurs, de visages. D'aller redécouvrir le soleil, le vent, le ciel, l'altitude, les gouffres et l'horizon..., tout ce dont nous privent le rythme et les lieux de nos vies hypermodernes. « *Ce qui importe dans la marche n'est pas son point d'arrivée, témoigne D. Le Breton, mais ce qui se joue en elle à tout instant, les rencontres, l'intériorité, le plaisir de flâner..., c'est exister, tout simplement, et le sentir* (4). »

### **Un autre rapport à l'espace et au temps**

Des rêveries de Jean-Jacques Rousseau aux semelles d'Arthur Rimbaud, nombre d'œuvres littéraires et philosophiques ont d'ailleurs été composées « à l'air libre ». Le philosophe Frédéric Gros en a fait un livre, *Marcher, une philosophie*, qui a connu un joli succès. Pour lui, la marche a pour mérite de transformer le rapport du corps à l'espace. « *Le paysage est un paquet de saveurs, de couleurs, d'odeurs, où le corps infuse...* », affirme-t-il. Tel panorama paraît plus beau, plus propice à la méditation, à celui qui a fait l'effort de gravir la montagne pour y avoir accès. Tout se passe comme si la marche, la fatigue qu'elle entraîne, la persévérance qu'elle requiert étaient récompensées par un surcroît de beauté et de liberté offert au seul marcheur. L'esprit, alors, sautille et jubile, plus libre, moins contraint par ses références que lorsqu'il est immobilisé dans un bureau ou une bibliothèque.

Offrant un autre rapport à l'espace, la marche promet aussi – et peut-être surtout – un nouveau rapport au temps. Elle rappelle à chacun son statut d'*Homo viator*, avançant à son rythme, calme et régulier, en migration perpétuelle, depuis la nuit des temps. La lenteur est nécessaire pour apprécier le mouvement. Les grands marcheurs en font tous

l'éloge. « *Dans nos vies riches, bombardées de mots et de délais, le prix à payer est le temps qu'on nous vole, souligne ainsi l'écrivain-voyageur S. Tesson. Il est nécessaire de se laisser à nouveau traverser par le temps, de ne pas le fuir, de ressentir le flux des heures qui s'étirent, de faire l'expérience de l'infini de l'instant (5).* »

En s'immiscant dans un chemin, on s'offre une déconnexion. Déconnexion matérielle, d'abord. On éteint son ordinateur, on « débranche » pour prendre un chemin. On accepte l'idée que son téléphone portable ne capte plus. On quitte un réseau sans profondeur, sur lequel on « surfe ». Son propre horizon cesse d'être barré par l'écran d'ordinateur. La déconnexion est ensuite spirituelle. La marche permet de « voir plus loin ». Elle lave des fatigues anciennes et des malaises de la vie quotidienne, assurent aussi bien le sociologue D. Le Breton que les philosophes P. Sansot et F. Gros. Le temps d'une parenthèse, ses adeptes cessent de ressasser leurs soucis personnels et professionnels pour se retrouver, s'apaiser, cheminer... « *Dès que l'on marche, on s'allège. On échappe au train-train. Il faut s'enfouir dans le chemin qui épouse le soleil, l'inclinaison du sol. On s'imprègne de ses odeurs. Il y a un contact tactile avec la terre. C'est une invitation à prendre le large alors que la société à l'art d'assigner les gens* », témoigne par exemple P. Sansot, marcheur infatigable, dans *Chemins aux vents* (Payot, 2000).

## Contre-culture ?

De là à y voir une forme de subversion, il n'y a qu'un pas que certains auteurs n'hésitent pas à franchir. L'anthropologue Jean-Didier Urbain n'exclut pas l'émergence d'une contre-culture en réaction au culte de la vitesse. À l'instar du mouvement *slow food*, qui invite, en réaction au *fast-food*, à prendre le temps de bien manger et cuisiner, un *slow tourism* « *réhabilitera peut-être la lenteur, la durée, la création de concepts de voyage à même de structurer une offre alternative : périple au ralenti, séjour de tranquillité (6)...* »

Qu'est-ce qui impose donc à un si grand nombre, *in fine*, le désir de se lever et de marcher ? Sans doute d'abord une tendance profondément inscrite dans l'être humain, que des siècles de progrès techniques ne permettent pas d'effacer. « *L'être humain commence par les pieds* », soulignait l'anthropologue André Leroi-Gourhan. Mais c'est aussi cet appel mystérieux qu'adresse à beaucoup l'horizon, et auquel nous redeviendons peut-être un peu plus sensibles avec la montée des valeurs écologiques. « *Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche* », écrit Julien Gracq (7). Et si les grands voyageurs ont du mal à dire ce qui alimente leur quête, au départ, quand ils se lancent sur la route, ils espèrent tous trouver la réponse en chemin. Une réponse intime, personnelle, inattendue, en résonance avec leur vie.

### NOTES :

(1) Enquête du ministère du Tourisme, 2010.

(2) Franck Michel, « La marche à pied, un mode philosophique d'être, de penser et de voyager », *Cahier Espace*, n° 112, avril 2012.

(3) David Le Breton, *Éloge de la marche*, Métailié, 2000, et *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Métailié, 2012.

(4) David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, op. cit.

(5) Cité par Pascale d'Erm, *Vivre plus lentement. Un nouvel art de vivre*, Ulmer, 2010.

(6) Jean-Didier Urbain, *L'Envie du monde*, Bréal, 2011.

(7) Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, José Corti, 1980.

**Document 2 : «Tout marcheur se sent passionnément vivant», Pascale Senk , *lefigaro.fr*, 14-06-2013.**

David Le Breton, professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, vient, lorsqu'il est interviewé par Pascale Senk, de publier *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur* (Éd. Métailié) et a codirigé l'ouvrage *Marcher pour s'en sortir* (Éd. Erès).

**LE FIGARO.** - Le succès des livres de Jean-Christophe Rufin (1) et Jean-Paul Kauffmann (2), récits de voyage à pied, la décision médiatisée du chercheur Axel Kahn de partir marcher pendant trois mois en solitaire... De nombreux faits montrent que le «peuple des marcheurs» ne cesse de s'étendre. Comment expliquez-vous cette évolution?

**David LE BRETON.** - Oui, il y a encore dix ans, quand j'ai publié *Éloge de la marche* (Éd. Métailié), il arrivait encore de faire des marches sans croiser personne. Aujourd'hui, on rencontre de plus en plus de randonneurs. Pourquoi? D'abord, lorsque cette activité n'est pas imposée, marcher renvoie de manière très naturelle à des valeurs qui semblent désormais essentielles: la lenteur, la conversation, l'amitié, la curiosité, l'autonomie... De plus, nous sommes dans une humanité «assise» qui a une relation ambiguë à son corps, coincé dans les embouteillages ou devant les écrans professionnels, la télé... et qui souffre de stress. Or, quand on marche, notamment pendant des heures, on retrouve l'apaisement qui nous est nécessaire.

**Celui-ci passe alors essentiellement par le corps?**

C'est surtout que la marche est une activité totale: géographique (nous nous déplaçons et découvrons le monde), anthropologique (elle nous confronte aux différences d'un lieu à l'autre et d'une population à l'autre), gastronomique (nous pouvons faire des étapes dans les fermes-auberges, et même tout sandwich a meilleur goût quand nous avons marché avant de le consommer...). Tout marcheur se sent passionnément vivant, car sa sensorialité est éminemment sollicitée, surtout s'il traverse des paysages de toute beauté, des forêts ou les bords d'une rivière... C'est alors une contemplation permanente, mais aussi la possibilité de goûter des myrtilles le long d'un chemin, de se baigner, de s'allonger sur l'herbe, d'écouter le chant des oiseaux. Le marcheur se retrouve plongé dans des univers sensoriels intenses. Et ce sont eux qui lui font supporter l'effort physique, car on sait qu'au-delà de ce chemin qui monte on va avoir un point de vue rare. Ainsi, la marche nous mène à la fatigue heureuse.

**Vous dites aussi qu'elle est école d'humilité?**

Oui, elle nous ramène à la simplicité de notre condition de bipède, à «hauteur d'homme». Chacun, d'ailleurs, peut marcher selon son rythme, sa forme, son désir d'aller là ou là... Sur les chemins, le statut social ne compte plus. Des juges, des chômeurs, des artistes se croisent en route et font des rencontres «de personne à personne», parlant GR, itinéraires, découvertes sans même savoir ce que fait l'autre dans la vie. Marcher permet de se libérer un temps des contraintes sociales si lourdes actuellement. Pendant quelques heures, jours ou semaines, on n'a plus de compte à rendre, on peut vivre une disparition «tranquille».

**Mais la marche facilite aussi la sociabilité?**

De ce côté-là, elle offre en effet toutes les possibilités: les seniors qui s'inscrivent dans des clubs de randonnée aiment avancer en groupe et se faire à cette occasion de nouveaux amis ; les couples qui souhaitent prendre des GR à deux ne rencontrent pour ainsi dire personne. Chacun peut donc se concocter son itinéraire «personnel». C'est en ce sens aussi que la marche est éminemment démocratique.

**NOTES :**

- (1) : *Immortelle randonnée*, Éditions Guérin.  
(2) : *Remonter la Marne*, Éditions Fayard.

**Document 3 : *Le voyageur contemplant une mer de nuages*, Caspar David Friedrich, 1818.**

**Friedrich est un des grands représentants du Romantisme en peinture ; ce tableau est même devenu la représentation symbolique du mouvement.**



#### **Document 4 : *Sur les chemins noirs*, épilogue, Sylvain Tesson, 2016.**

Sylvain Tesson est un aventurier et écrivain français ; en août 2014, il fait une terrible chute qui le cloue sur un lit d'hôpital, lui fait perdre l'audition d'une oreille et déforme son visage . Il se fait la promesse de se relever et de traverser la France à pied par "les chemins noirs", les petits sentiers perdus de l' hyper-ruralité. Il parvient à accomplir cette promesse qu'il s'était fait en marchant à travers le pays, tantôt seul, tantôt en compagnie d'amis, et en tire un récit , *Sur les chemins noirs*, publié en 2016. Ce passage en est l'épilogue.

Toute longue marche a ses airs de salut. On se met en route, on avance en cherchant des perspectives dans les ronces, on évite un village. On trouve un abri pour la nuit, on se rembourse en rêves des tristesse du jour. On élit domicile dans la forêt, on s'endort bercé par les chevêches ( 1), on repart au matin électrisé par la folie des hautes herbes, on croise des chevaux. On rencontre des paysans muets.

La France rurale se maintenait dans les replis. Ailleurs, elle refluit. Une marée succédait à une autre. L' Histoire avait élaboré un damier laborieux sur ce territoire. Il en subsistait des restes. Les paysans faisaient leurs adieux à un monde dont ils ne connaissaient pas le substitut. Les conversations avec ces hommes n'étaient jamais longues. Ils n'avaient pas que cela à faire.

On repart dans les champs, on voit apparaître le visage de sa mère (2), inexplicablement, à la bifurcation d'une piste de forêt. On rejoint une jachère, on regagne les bois, on aperçoit de beaux chevets de pierre (3), on longe les rivières puis les côtes, on marche sur le sable, on entend le ressac et l'on parvient au bord du pays. Alors, on rentre chez soi débarrassé de l'insecte qui vous mordait le cœur, lavé de toute peine, remis debout.

On devrait toujours répondre à l'invitation des cartes, croire à leur promesse, traverser le pays et se tenir quelques minutes au bout du territoire pour clore les mauvais chapitres.

Je passai la dernière nuit sur un rocher herbeux avancé en presqu'île, devant Omonville-la-Rogue. Nous atteignîmes l'endroit dans l'obscurité, sur des rochers glissants. Nous plantâmes les tentes et le fracas des vagues maintint le sommeil à distance. Aujourd'hui, nous avons abattu trente-cinq kilomètres en compliquant l'itinéraire dans les bocages.

"C'est fini", me dis-je ? Le destin m'accordait la grâce de marcher à nouveau tout mon soûl (4) et de dormir à la belle étoile, sur les avant-postes vivables : les vires (5) des parois, les sous-bois, le bord des falaises. Le pays était là, sous mon dos. Personne ne savait très bien ce que lui promettaient les métamorphoses. Les nations ne sont pas des reptiles : elles ignorent de quoi sera faite leur mue. La France changeait d'aspect, la campagne de visage, les villes de forme, et la marée montait autour de notre tente ; demain, il s'agirait de ne pas traîner. Une seule chose était acquise, on pouvait encore partir droit devant soi et battre la nature. Il y avait encore des vallons où s'engouffrer le jour sans personne pour indiquer la direction à prendre, et on pouvait couronner ces heures de plein vent par des nuits dans des replis grandioses.

Il fallait les chercher, il existait des interstices.

Il demeurait des chemins noirs.

De quoi se plaindre ?

#### **NOTES :**

(1) petite chouette.

(2) Peu avant sa chute, Sylvain Tesson a perdu brutalement sa mère ; la marche qu'il entreprend est aussi une manière de communiquer avec elle.

(3) partie d'une église qui se trouve à la tête de la nef.

(4) autant qu'on le souhaite.

(5) Terrasse étroite, généralement horizontale, sur la paroi d'une montagne.